
M A N U S C R I T

BRAISES

de Soji Cole

traduit de l'anglais (Nigeria) par
Christiane Fioupou et Adiza Lamien-Ouando

cote : ANG23D1326

année d'écriture de la pièce : 2018
année de traduction de la pièce : 2023



Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :
« Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international
de la traduction théâtrale ».

Titre original : Embers
© Soji Cole, 2018

Lauréat de *The Nigeria Prize for Literature* en 2018

Au sujet de cette pièce

La pièce se passe dans un camp de personnes déplacées internes (PDI) dans le nord du Nigeria. Les personnages sont symboliques ; ils incarnent les victimes du groupe terroriste meurtrier Boko Haram mais dans une large mesure ils sont représentatifs de nous tous en tant qu'êtres humains. Pendant que nous nous lamentons sur les malheurs que nous nous sommes nous-mêmes infligés, l'issue semble à jamais incertaine puisque le traumatisme de tels malheurs continue de se répercuter. Le jeu de la « survie des plus faibles » a atteint des sommets – même parmi les gens du peuple. Les pauvres volent aussi les pauvres ! C'est ainsi que pour les victimes de cette pièce, le camp des personnes déplacées internes – où elles ont été installées – n'est pas différent du camp du groupe terroriste Boko Haram lorsqu'elles étaient en captivité. Quand tout échoue, la rage devient une arme. Ceci est la meilleure description que je puisse proposer de cette pièce.

Soji Cole
Ibadan, le 31 janvier 2018.

Dédicace

Celle-ci est pour la famille...

Funmi – l’aigle qui veille sur sa troupe.

Moyosore – la première du peloton.

*Moyosola – celle dont la récente arrivée a porté
un nouveau montage d’espoir.*

Soji Cole

« ...Nous vous avons joué de la flûte, et vous n'avez pas dansé ; nous avons chanté des complaintes, et vous ne vous êtes pas lamentés ».

Matthieu 11 :17, *La Bible*
(Traduction de Louis Segond)

« C'est un mauvais esprit qui s'empare de tous et si vous ne le laissez pas vous envahir, ils disent que c'est vous qui l'avez ».

Gabriel Okara, *La Voix*

Personnages

Talatou

Meimouna

Idayat

Ataï

Bayero

Issa

Un mendiant aveugle

Un petit garçon

Militaires

Travailleurs de la Croix Rouge et d'autres organisations humanitaires

Femmes/Filles/Hommes et enfants dans le camp des personnes déplacées internes

Témoignage

Les gouttes de pluie se sont mises à crépiter sur nos têtes
D'imminents orages noirs ont menacé notre nuit
Mère nous a regroupés dans l'enclos
Le bruit des ténèbres a transporté notre être
Et le deuil s'est fait silencieux avec nous.

UN CAMP DE DÉPLACÉS INTERNES (CDI) DANS LE NORD DU NIGERIA

Le camp était auparavant une école primaire qui avait été fermée et est désormais transformée en centre d'accueil improvisé pour les victimes des communautés déplacées, suite au chaos provoqué par Boko Haram. Quelques tentes de fortune ont été dressées comme logement d'appoint à ce qui restait des quelques salles de classes délabrées qui constituaient alors l'école. À bonne distance on peut voir quelques salles de classe qui conservent encore une certaine forme de dignité brute. Ces salles sont devenues les bureaux de l'état-major. La numérotation marquée à l'encre rouge dans le bord inférieur du toit des tentes suggère les numéros de référence de leurs occupants. Des sacs de sable de l'armée sont empilés pour former un parapet comme lignes de protection aux deux points d'entrée du camp. C'est l'après-midi – un poussiéreux après-midi d'harmattan. Quelques militaires plaisantent entre eux autour des sacs de sable. On entend la voix rythmée du muezzin qui entonne l'appel à la prière de l'après-midi (Dhuhr). ISSA sort de sa tente, déroule son tapis devant la porte et commence à faire ses ablutions. À côté, dans le grand espace qui sépare les deux tentes visibles du camp, quelques adolescentes s'amuse à faire un petit numéro de danse en tapant du pied au rythme de ce qui semble une chanson parodique :

Zulmule	Zulmule
Zulmule	Zulmule
Yar yarinya	Zulmule
Mai jan riga	Zulmule
Mai jan wando	Zulmule
Sata	Sata na maza
Karya	Karya na maza
Halin Kirki	Na mata
Karya	Karya na maza

Halin Kirki

Na mata

Zulmule

Zulmule

Zulmule

Zulmule

Une petite fille

Zulmule

En robe rouge

Zulmule

En train de voler

Voler c'est garçon

En train de mentir

Mentir c'est garçon

Bien se tenir

Bien se tenir c'est fille

À proximité des filles qui jouent, TALATOU est assise sur une grosse pierre massive. ATAÏ, MEIMOUNA et IDAYAT, accroupies à ses pieds, l'écoutent : c'est le moment où elle est en train de conclure sa mise en garde.

TALATOU. – Il est plus facile de manier le poignard que de manier un chien. C'est ce que je dis tout le temps. Mettez-vous bien ça dans la tête, mes jeunes filles : le monde traite les femmes comme ça. Alors si vous avez la chance d'être indépendantes, il ne faut surtout pas perdre cette chance.

MEIMOUNA. – Ma mère m'a toujours dit que les femmes ont été créées pour les hommes. « C'est un monde fait pour les hommes », elle dit ça tout le temps.

TALATOU. – Nos mères avaient tort, Meimouna. J'en ai assez vu dans la vie pour savoir qu'elles avaient tort. Personne n'est né pour être commandé par qui que ce soit. C'est cette culture qui l'autorise.

ATAÏ. – Vous voulez dire notre culture, Tantie ? À l'école on nous a parlé de femmes puissantes. Des femmes puissantes qu'Hadja Farah nous exhortait tous les jours à imiter.

IDAYAT. – Des femmes puissantes comme la reine Amina.

TALATOU. – Ah ! Mais elles, ce ne sont pas des femmes. Ce sont des dieux. (*D'un ton un peu hésitant*). Ecoutez les filles, je ne vous dis pas de vous lancer dans un combat de supériorité avec les hommes. Le ciel est bleu parce qu'on a pensé qu'il est bleu. Si vous sortez d'ici, allez-y, peignez le monde avec votre couleur à vous.

Elles sont interrompues par un éclat de rire venant des militaires en train de plaisanter entre eux.

MEIMOUNA, *parlant des militaires*. – Les sales types !

TALATOU. – Fais attention, jeune fille. C'est peut-être des sales types. Mais pour l'instant c'est bien eux qui protègent notre vie face aux gars de Boko Haram.

MEIMOUNA. – Ils sont pire que ces vauriens dans la forêt !

TALATOU. – Ils ne faut surtout pas qu'ils entendent que tu es plus favorable aux Boko Haram qu'à eux ! Il ne faut surtout pas qu'ils t'entendent dire ça !

MEIMOUNA. – Excusez-moi, Tantie.

ATAÏ. – Continuez votre histoire, Tantie. C'est bientôt la nuit, et on va devoir retourner à nos tentes.

TALATOU. – Alors on continuera l'histoire demain.

ATAÏ. – Non, Tantie, s'il vous plaît !

MEIMOUNA. – Il y a six mois que nous sommes dans ce camp et notre seule vie ici, c'est d'écouter vos histoires. S'il vous plaît, ne nous privez pas de ça ce soir.

IDAYAT. – Tantie, s'il vous plaît !

TALATOU. – D'accord. (*Silence*). Hum. (*Elle se met à réfléchir*). Les choses qui me manquaient quand j'étais petite. Comme je l'ai dit, la vie n'est jamais juste avec nous, les femmes. J'ai perdu mon indépendance au moment où j'en avais vraiment besoin. C'est bien pour ça que je vous répète sans cesse que votre vie vous appartient. Votre avenir est entre vos mains.

ATAÏ. – Quand tout ça sera terminé et que le gouvernement nous ramènera à la maison, je retournerai à l'école.

MEIMOUNA. – À la maison ? À l'école ? Tu me fais rire, Ataï. Est-ce que tu as oublié que ces vauriens ont réduit l'école de la ville en cendres quand ils sont venus nous enlever cette nuit-là ? Tu as oublié comment ils sont partis de cette ville en ruines en laissant un brasier d'enfer se déchaîner dans nos maisons et dans les boutiques de nos pères ? Tu as oublié cette vision d'horreur dans la nuit, comment, les yeux pleins de larmes infectes, on s'est retourné pour jeter un dernier coup d'œil à nos maisons et à nos écoles – mais on ne voyait que des étincelles de braises propulsées vers le ciel ? Tu ne te rappelles pas comment nos grands gaillards se sont enfuis en brousse face aux fusils qui refusaient d'arrêter de cracher sans merci un tir de barrage de balles ? Tu as oublié nos formes dégradantes quand nous étions au fond de ce camion puant qui nous a emmenées dans l'étrange forêt de Sambisa ? Comment alors peux-tu parler de la maison et de l'école et pas de comment il nous faut apprendre à redevenir humains ?

TALATOU. – Je ne sais même pas si ces temps obscurs sont révolus ou s'ils ne font que commencer. Quand vous, les filles, vous parlez comme ça, j'ai un désir irrépressible de redevenir une jeune fille.

ATAÏ. – L'école nous apprendra à redevenir humains.

IDAYAT. – Je t'en prie, écoutons Tantie. On l'interrompt tout le temps.

TALATOU. – Non, Idayat. C'est bien de parler. C'est réconfortant pour moi de voir des jeunes filles comme vous prendre la parole. Ce n'était pas comme ça de mon temps. Peut-être que votre génération changera les choses. De mon temps, les femmes n'étaient que des machines à fabriquer des enfants. Elles étaient ces porte-photos mal colorés qu'on accrochait au mur comme des décorations en plastique.

IDAYAT, *conciliante*. – L'histoire, Tantie !

TALATOU. – Ah oui, l'histoire ! Des fois, j'ai la bouche qui devient sèche à force de trop parler. Très souvent mon âme doit résister à une chaleur torride quand j'essaie de retrouver ces souvenirs de mon passé. Ce passé était chargé. Il était chargé d'histoires trop longues pour être contenues dans un seul livre pour toute une vie. Mais je vais vous en dire autant que je peux. Demain, je regarderai avec fierté votre génération se lever pour placer les femmes dans des positions dignes.

ATAÏ. – C'est bien pour ça qu'il faut qu'on retourne à l'école.

TALATOU, *un large sourire se déploie sur son visage*. – Même avec l'école, tu finiras toujours par sacrifier tout ce que tu as appris pour tenir ta maison. Mais ça c'est une discussion pour une autre fois. Laissez-moi continuer sinon vous allez m'épuiser avec vos discussions.

Un bref silence.

TALATOU. – Je vous ai dit que j'ai été livrée à moi-même très tôt dans la vie. Je n'ai même pas connu mon père mais ma mère me disait qu'il était vivant, quelque part, et qu'il fondait une nouvelle famille là où il se trouvait. Après trois ou quatre enfants d'une même femme, mon père abandonnait cette famille et déménageait dans une autre ville pour y fonder une nouvelle génération. C'était Nana, ma mère, qui se battait pour faire vivre notre famille. J'avais treize ans quand elle est morte.

Un bref silence. TALATOU semble se contenir.

Je me souviens très exactement de ce jour où on l'a descendue dans la tombe. Une tombe peu profonde creusée à la va-vite. C'est l'enterrement le plus indigne que j'ai connu. Même l'imam a refusé de prier devant son corps parce qu'elle avait arrêté d'aller à la mosquée longtemps avant sa mort. Elle s'était tellement battue pour vivre, et elle est morte dans la misère. Elle se levait très tôt pour aller à la ferme et elle ne revenait qu'avec des légumes dépenaillés pour nous nourrir toutes les deux. Elle était agent d'entretien à la Mairie de Dogon-Kuri dont elle a nettoyé la cour pendant deux ans. Quand personne ne prêtait attention à elle, elle versait les déchets qu'elle venait de ramasser pour pouvoir revenir le lendemain et préserver ainsi son emploi. Elle nettoyait les saletés des enfants des autres pour presque rien. Et puis dans la soirée elle s'asseyait sur la terrasse pour peler et gratter les patates douces pourries qu'elle avait récupérées au marché du village. On vivait comme des fouilleurs de poubelles. Et puis, un jour..., on a ramené son corps. Elle s'était écroulée dans le marché du village. La mort de ma mère m'a appris une leçon : nous sommes tous au fond d'une tombe et si on veut en sortir, il faut marcher sur des cadavres.

Le bruit des petites filles qui jouent à proximité perturbe TALATOU pendant un instant, l'obligeant à faire une pause dans son récit.

IDAYAT. – Et donc vous avez quitté l'école si jeune ?

TALATOU. – Je n'étais pas inscrite à l'école à ce moment-là. C'était peine perdue. Nana n'en avait pas les moyens. Mais même avant sa mort, j'étais le seul enfant qui vivait avec elle. Mes deux frères étaient partis dans les grandes villes pour devenir talibés. Quand Nana est morte, la vie est devenue l'école par laquelle je devais passer.

MEIMOUNA. – Et il n’y avait personne dans votre famille étendue pour venir vous...?

ATAÏ. – Je voulais poser la même question.

TALATOU. – Patience, les filles. J’y viens.

IDAYAT. – Désolée, Tantie.

TALATOU. – Les choses auxquelles on ne s’attend pas viennent parfois gâcher notre bonheur. Si j’avais su, j’aurais pris mon indépendance plus tôt. Au lieu de quoi, j’attendais que la vie me fasse un cadeau après la mort de ma mère. Le frère de ma mère est venu me chercher pour m’emmener chez lui et c’est là que la vie d’esclave a commencé. *(Un bref silence)*. Il a profité de moi. Il a profité aussi de mon corps. Son premier fils aussi m’a violée. On m’a tabassée. Et en plus j’étais tellement jeune.

IDAYAT. – Humm....

MEIMOUNA, *en chuchotant*. – Tais-toi.

TALATOU. – C’est une des femmes de mon oncle qui m’a dit de me sauver. Un jour elle est venue et elle m’a dit : « Sauve-toi, ma fille. Sauve-toi. Pars d’ici et fais quelque chose de ta vie. Même à l’extérieur, la vie est sous respiration artificielle. Mais chaque vie devrait être suspendue à un labyrinthe d’espoirs illimités. Ici, il n’y a aucun espoir. Alors sauve-toi ! ». Je n’y ai pas réfléchi à deux fois. Elle m’a donné l’adresse de son amie d’enfance qui avait prospéré à Kano. Le lendemain, j’étais à Kano. J’ai appris que son amie était morte deux ans plus tôt. Mais j’avais déjà décidé que je ne retournerai pas là où la vie ne m’offre aucun espoir.

Soudain, un bruit de toux gutturale. Les femmes sursautent quand elles prennent conscience qu’un militaire se tient debout à côté d’elles. Un fossé de silence se met timidement en place. BAYERO, visiblement grisé par l’impression que sa présence a produite, se déplace autour d’elles à grands pas mesurés. Son visage affiche un faible sourire.

BAYERO. – Et alors, vous êtes encore là ? Pour enflammer les filles, ou bien ?

TALATOU, *le toisant d’un air dégoûté*. – Laisse-nous, Bayero. Passe ton chemin.

MEIMOUNA, *avec le même niveau de dégoût*. – Hé, laissez-nous tranquilles, le militaire.

BAYERO, *honteux*. – Haaa..., toi la fille, là. Maintenant ta bouche elle chevrote on dirait éclats d’obus de balles perdues, dè ! Parce que le directeur du camp t’a nommée cheffe des filles qui vont danser pour le gouverneur quand il viendra ici ! Tu penses ça te donne des droits, ou bien ?!

TALATOU. – Je ne vais pas te laisser tyranniser ces filles, Bayero !

BAYERO. – Quelles filles ! Oui c’est ça, quelles filles ? Vous appelez celles-là filles ? Celles-là même qui ont baisé les infidèles dans la forêt ?

TALATOU, *outrée*. – Quel goujat tu fais, Bayero ! Tu n'as pas de femme à la maison ?!

BAYERO. – Je gagné femme dans maison-là. Moi, je suis homme simple. Dans notre culture, tout homme simple doit garder femme dans son maison-là. Elle a né zenfants, elle a né six enfants seulement. Je pelé-lui « Mère Poule ». En fait, elle aura un autre bébé à la fin de l'année. Je sais parce que je sais ce que j'ai fait la dernière fois je l'ai visitée.

MEIMOUNA, *à voix basse*. – Quelle femme infortunée.

BAYERO. – Haaa..., tu viens parler ton gros-gros anglais avec moi, ou bien ! C'est ça même qu'on t'enseigne dans école-là ou dans Forêt de Sambisa ? !

TALATOU, *empêchant MEIMOUNA de répondre*. – Laisse-le, va. Laisse-lui dire tout ce qu'il veut dire. Quand il sera satisfait, il partira.

BAYERO. – Vous ne pouvez pas faire de l'insubordination avec un vaillant militaire comme moi. Je ne bougerai pas d'ici jusqu'à ce que je sois certain que vous n'êtes pas en train de préparer un de vos coups de bonne femme. Je vais m'asseoir ici pour entendre toutes les histoires que vous racontez aux filles !

Il se rapproche en traînant un gros rondin de bois détrempé et s'assied.

BAYERO, *maintenant très content de lui*. – Bon, vous pouvez continuer votre histoire.

IDAYAT. – On pourrait peut-être en rester là, Tantie. Il se fait déjà tard.

BAYERO, *se levant brusquement*. – Ya quoi ! tu dis je fais palabres ou bien ? Tu dis « en rester là », weï ? Parce que palabres c'est ici ou bien ?

IDAYAT. – Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, militaire...

BAYERO. – Et toi, tu me minitaires pas ! Mon nom est caporal Bayero ! Et tu me minitaires pas du tout du tout ! C'est qui même que le minitaire aide ?

TALATOU. – Ces filles sont jeunes, Bayero. Ce n'est pas la peine de crier à tue-tête quand tu leur parles.

BAYERO. – Les jeunes filles doivent apprendre à respecter les officiers !

ATAÏ. – Nous sommes désolées, caporal.

BAYERO. – Bien. Tu as un cerveau plus gros que les autres. (*Il s'assied*). Je vous pardonne vos péchés à toutes, mais c'est grâce à elle. (*À TALATOU*). Maintenant continuez votre histoire, mère de la nation.

TALATOU. – Mes filles, il ne faut pas que ce militaire nous gâche notre plaisir ce soir. Aujourd'hui est le matin que nous voyons ; on ne sait jamais quand le soleil va se lever et se coucher le lendemain.

BAYERO. – Rien de ce que tu dis va me faire bouger. Je suis un vaillant militaire. Je risque ma vie pour vous défendre. Alors, quand le moment vient pour moi d'être très très content à la réunion des femmes, rien de ce que tu dis va me faire bouger. Même pas un tir de mortier.

TALATOU. – Personne ne te demande de partir. Mais en tant que vaillant soldat, tu devrais savoir que parfois nos discussions sont des discussions de femmes. Il y a des choses que seules les femmes peuvent dire et entendre.

BAYERO, *tout excité*. – Walaï au nom de Dieu ! Ya pas une discussion de femmes que j'ai pas entendues d'abord ! Si je commence à vous raconter mes divagations, dè. (*Il pointe sa braguette du doigt*). Depuis la première fille sur qui j'ai tiré avec mon « machin-là » dans caserne...

TALATOU. – Bayero, il y a des jeunes filles ici !

BAYERO. – Il y a des jeunes filles ici, kè ? Il y a des jeunes filles ? Qu'elles jurent qu'elles n'ont pas couché avec ces infidèles de....

TALATOU, *très énervée*. – Comment oses-tu ? Dis-moi..., comment oses-tu ? Tu n'es pas digne de porter cet uniforme ! Comment au nom d'Allah as-tu fait pour entrer dans l'armée ? Comment ?

BAYERO. – Comment j'ai fait... ? OK... (*Il s'esclaffe d'un rire aigu*). Vous voulez dire comment ou pourquoi je suis entré dans l'armée ?

Il y a un court silence gêné.

BAYERO, *poursuit avec son arrogante désinvolture*. – Comment je suis entré dans l'armée ? Je suis un vaillant militaire, je crois que vous savez ? Je n'ai pas peur de mon passé alors je vais vous dire comment je suis entré dans l'armée. Je vais vous le dire. C'est dans la police que je voulais entrer. Je veux entrer dans la police depuis que je suis petit. J'ai vu la « vaillant-terie » d'un policier un jour, et je me suis dit : « Bayero, Walaï au nom de Dieu, il faut que tu sois agent de police. Un vaillant agent de police ».

Il fait une courte pause pour mesurer l'effet de son semblant d'éloquence. Son auditoire paraît indifférent. Il se lève pour continuer.

BAYERO, *sa voix se fait plus intense*. – Je me rappelle ce jour. J'étais petit garçon à Kaduna. Mes amis ils m'appelaient toujours le « garçon de Lagos » parce que je suis le premier garçon du village à aller à Lagos – oui, c'est difficile à croire. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à fumer. Walaï au nom de Dieu, j'étais petit bandit, dè ! (*Changeant d'approche*). Oh, l'histoire du vaillant policier ou bien ?

Son auditoire ne réagit pas. Il continue.

BAYERO. – Oui, ce jour-là c'était un immeuble qui brûlait à Ramat Street. Des nuages de charbon très chauds et très en colère volaient tout partout dans l'air. Les gens ont commencé à courir dans tous les sens. Les pompiers, comme d'habitude, arrivent avec leur camion-citerne vide et cherchent un puits dans la rue pour remplir leur citerne d'eau. Quand le feu est trop fort et que les gens peuvent plus